

## LA MALÉDICTION DU DJINN



**RICHARD COLOMBO**



# **LA MALEDICTION DU DJINN**

**Librement inspiré de l'univers créé par HENRI VERNES**

**Préface de  
MARC HARDY**

**idée originale, illustrations et couverture :  
PHILIPPE COTTAREL**

Déjà parus :

- 1 - Le temple des pères
- 2 - La fleur des dunes
- 3 - La malédiction du Djinn
- 4 - L'Oni de Fukushima
- 5 - L'île de la terreur

Artbook : Sur les traces de Caro



DEWISME (Caroline, dite Caro) : née un 30 avril. Taille 1 m 65.

Après des études de lettres, elle intègre la DGSE pendant deux ans. Son caractère indépendant et rebelle lui fait quitter les services de renseignements et se lancer dans le journalisme freelance. De nature intellectuelle et curieuse, elle n'hésite pas à parcourir le monde, souvent en lien avec une cause humanitaire.

Pratique toutes sortes d'arts martiaux, notamment la capoeira et le jailhouse rock (technique de combat rapproché utilisée dans les prisons américaines). Cavalière émérite.

Possède un appartement à Paris, transformé en loft, et une petite maison isolée dans la baie d'Ecalgrain.

Infectée par un virus synthétique au cours d'une de ses aventures, l'Hafsaine, Caro peut être sujette à de violentes crises de colère incontrôlables qui décuplent ses forces.

SHANNON (Gillian, dite Jill) : Irlandaise. Taille 1 m 72.

Sensiblement du même âge que son amie, elle passe une enfance et une adolescence mouvementées en épuisant les différents établissements scolaires de Galway. Elle s'engage sur un coup de tête dans L'Army Ranger Wing irlandaise où elle restera trois ans, avant de quitter l'armée pour fonder une entreprise de bateaux de pêche en mer, la *Shannon Comhlacht*. Elle est également propriétaire d'un domaine de golf du côté de Moycullen Bogs qu'elle a gagné aux cartes un soir dans un bar.

Superstitieuse, imbattable sur les légendes irlandaises, elle possède un lexique de jurons très étendu, qu'elle n'hésite pas à utiliser dans certaines situations, en particulier dans les pubs ou lorsqu'elle est menacée.

Experte en maniement des armes, capable d'identifier n'importe quel pistolet ou fusil, de les démonter et de les remonter les yeux bandés.

CARO par MARC HARDY



## PRECEDEMMENT...

Environ trente ans auparavant...

Un célèbre auteur belge de romans d'aventures se voit étrangement confier l'avenir de deux jeunes filles, encore bébés. Henri Vernes, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est en contact secret avec deux voyageurs du temps, dont nul ne doit connaître le nom, et dont l'histoire a alimenté l'insatiable imagination du romancier. Afin de protéger les enfants, dont l'avenir semble très incertain, leur tuteur donne à chacune un nom d'emprunt : Caroline « Caro » Dewisme et Gillian « Jill » Shannon. L'une grandira en France et l'autre en Irlande.

Bien des années plus tard, réunies par leur tuteur, les deux jeunes filles tissent des liens d'amitié indéfectible, et chacune est toujours prête à venir en aide à l'autre, Jill plus régulièrement d'ailleurs, en raison de la propension de Caro à se mettre dans les pires ennuis. De ses aventures naît aussi le désir profond de découvrir enfin leurs origines, leur véritable identité... Quelque part dans les limbes du temps se trouvent les réponses à leurs questions.

L'aventure ne fait que commencer...



## PROLOGUE

La Havane, six mois plus tôt.

Caro Dewisme n'aurait jamais imaginé rencontrer le personnage qui se dressait devant elle, contemplant les reflets miroitants de la mer sous le soleil printanier. C'était un homme de haute stature, que le poids des ans avait partiellement voûté, mais qui conservait dans le regard et la gestuelle toute cette autorité dont il avait fait montre au cours de sa carrière. Il avait troqué depuis longtemps son uniforme vert et son cigare contre une tenue plus discrète et qu'il ne se montrait plus en public, mais il gardait cet aspect impressionnant, et la jeune femme, qui n'avait pas le culte de la personnalité, se sentit intimidée malgré elle.

Pendant un moment, il demeura ainsi, face à la fenêtre, comme hypnotisé par le mouvement des vagues qui s'écrasaient sur le sable fin, et elle n'osa pas déranger sa méditation.

— Je sais pourquoi vous êtes à Cuba, finit-il par dire. Et comme Caro ne répondait pas, il enchaîna : j'ai très bien connu votre père, « el comandante », dans les années soixante...

— Dans les années soixante ? fit Caro en écho. J'en doute. Cela ne correspond pas avec sa date de naissance.

Elle s'interrompit, réalisant qu'elle venait de couper la parole à celui qui avait dirigé Cuba et côtoyé dix présidents américains, d'Eisenhower à Bush fils. Mais Fidel Castro – c'était le personnage légendaire devant elle – ne parut pas s'en offusquer :

— Ah ! L'âge de votre père a toujours été source de mystères... je l'ai rencontré alors qu'il démantelait un trafic dans les Caraïbes, en compagnie d'une figure presque mythologique, devenue par la suite un écrivain gantois fort célèbre. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue depuis ce moment... cela dit, si vous êtes ici, c'est bien pour chercher le sable de la santería, ou plutôt de la *Regla de Ocha* comme préfèrent dire les officiants,

n'est-ce pas ? Car je pense que vous avez trouvé le sablier qui ouvre les portes du temps...

La Française sursauta. Comment pouvait-il être au courant ? Puis sa surprise fit place à l'effarement : elle était à Cuba, devant Castro, conversant avec lui d'un mystérieux objet censé avoir des pouvoirs magiques ! Elle nageait en pleine fantasmagorie ! L'instant de stupeur passé, elle tira de sa poche un petit écrin de bois pour le tendre à son hôte. Il contenait un de ces délicats instruments de mesure, tout en bronze ciselé d'une grande finesse. Une des deux ampoules de verre était brisée, le dégradant irrémédiablement.

— Oui, j'ai bien le sablier, mais il a été endommagé... c'est pourquoi j'ai besoin de sable, et plus exactement, de celui d'une santeria.

Le visage austère de Castro s'éclaira, et ses yeux se mirent à briller d'une lueur malicieuse, tandis qu'une multitude de ridules accentuait le côté roublard du personnage. À le voir ainsi, Caro lui trouvait vingt ans de moins.

— Vous croyez à ce genre de choses ? Je suis étonné pour quelqu'un d'aussi pragmatique que vous. Sincèrement, pensez-vous un instant qu'un sablier puisse ouvrir les portes du passé ?

Il soupira, vint s'installer dans un vaste fauteuil de cuir, croisa les jambes et se caressa la barbe d'un air distrait.

— Relatez-moi plutôt comment vous l'avez obtenu. J'adore les belles histoires, et si vous êtes convaincante, je vous en raconterai une à mon tour.

Il l'invita à prendre place en face de lui. Le bureau habillé de bois sombre, sans doute de l'acajou, incitait à la confiance. Quelques notes de musique flottaient dans l'air, peut-être celles de Máximo Muñoz, plus connu sous le nom de Compay Segundo. Caro ferma les yeux, se laissa gagner par la sérénité des lieux.

— Je l'ai trouvé en Turquie, dit-elle. Mais je pense que vous le savez déjà.

Le vieux révolutionnaire hocha doucement la tête pour l'inciter à poursuivre.

\*

— Cela s'est passé à Istanbul, il y a environ deux mois, commença Caro. Je m'y suis rendue avec mon amie, Jill Shannon, après avoir reçu un curieux message à mon domicile. Dans une enveloppe, quelqu'un m'avait glissé des coupures de presse concernant la tour de Léandre, mais aussi des clichés de lieux souterrains, une salle avec une sorte de niche dans la roche, et un petit sablier. Et un texte, comme un poème, qui disait ceci :

*« À Istanbul tu iras,  
La cité interdite tu exploreras,  
Dans les tréfonds tu te rendras,  
Du sablier tu te saisiras,  
Le signe du père tu contempleras  
Et le sable perdu tu chercheras  
D'une santeria tu le prendras. »*

Sur le coup, j'ai cru à une mauvaise blague. Le courrier était anonyme, non timbré, donc quelqu'un l'avait déposé sciemment dans ma boîte. J'ai failli envoyer tout balader, mais une phrase dans le texte manuscrit a quand même retenu mon attention : « *Le signe du père tu contempleras* ». Je me suis mis à imaginer qu'il pouvait s'agir d'une marque du destin. J'ai préparé mes bagages et sauté dans le premier vol à destination de la Turquie.

— Que saviez-vous sur cette mystérieuse cité avant de vous embarquer dans cette aventure ?

Caro haussa les épaules :

— Ce que la plupart des gens connaissent : la légende dit qu'un réseau de salles et de couloirs existe sous Istanbul, formant une immense ville souterraine où aurait vécu en des temps immémoriaux toute une population au gré des dirigeants du pays. Kiz Kulesi, la tour de Léandre, en était un des points cardinaux.

Pour les anciens, ce qui ne se racontait pas, c'était que ce nom englobait également toute la cité interdite sous la municipalité et le Bosphore. Malheureusement, personne ne souhaite en parler. Lorsque j'ai commencé à vouloir me renseigner, je n'ai réussi qu'à attirer l'attention, et les regards suspicieux se sont multipliés.

— Vous avez donc décidé de chercher de l'aide ailleurs.

— Oui. Chez un vieil ami. Gürkan. Il tient échoppe dans les anciens quartiers, à deux pas de la Mosquée Bleue. Je me dis qu'il était déjà là lorsque Constantinople a été fondée. Il vit dans un tel capharnaüm, que l'on se demande comment il fait pour se retrouver dans tout son bazar ! Je l'aime beaucoup.

Castro sourit :

— Il vous accueille toujours par cette phrase : « Nous prenons le thé, veux-tu ? » et il a cette manie de répondre aux questions de façon sibylline, n'est-ce pas ?

Caro sursauta :

— Comment savez-vous ?

— Tout homme qui cherche son chemin peut compter sur le vieux Gürkan, commenta-t-il. Qu'il s'agisse de celui que vous foulez de vos pieds, ou que vous arpentez dans votre mémoire... mais je vous en prie, continuez.

— Jill est venue me rejoindre quelques jours plus tard. Nous avons établi un plan de bataille. Gürkan nous a indiqué un des points d'accès sous la tour. Il nous a mis en garde sur les dangers qui pouvaient nous guetter, aussi Jill a cru bon de piéger notre passage, pour éviter toute mauvaise surprise en cas de repli rapide. C'est ainsi que nous avons pénétré dans la cité. La légende disait vrai : toute une ville a été créée sous le Bosphore, et nous avons trouvé des traces tangibles d'occupation récente. Nous avons dû marcher pendant vingt minutes, en suivant le couloir principal, avant de déboucher sur une immense salle qui évoquait un bâtiment militaire avec ses chambres-cellules et son réfectoire. Un énorme pilier soutenait la voûte, avec une niche creusée en son sein.

Castro se pencha en avant, l'œil brillant :

— C'est ici que vous l'avez trouvé, n'est-ce pas ?

— Oui. Le sablier était bien là, encore plus beau que sur le cliché. Un travail d'orfèvre, en bronze ciselé, deux ampoules en cristal le plus pur. Mais l'une d'elles était brisée, de façon trop nette pour être accidentelle (elle désigna le fragile objet toujours posé devant son hôte), mais plutôt comme si quelqu'un l'avait délibérément cassée. Le sable était perdu, sans même une trace sur le sol ou dans le pilier.

— Vous avez découvert quelque chose à la place. Ce que vous portez autour du cou.

— Oui. C'est un médaillon fait d'un métal inconnu, peut-être du platine ou du palladium, d'une seule pièce, sans aspérité. Il arbore un curieux symbole en forme de sablier justement, et une série de chiffres et de lettres, un matricule à n'en pas douter. J'ai aussitôt pensé au « signe du père » sans savoir précisément pourquoi, sans doute une intuition.

Caro s'interrompt, le temps de récupérer machinalement l'instrument dans sa petite boîte pour l'examiner comme si elle le découvrait soudain :

— Puis tout s'est emballé. Des types nous sont tombés dessus, tout droit sortis d'une autre époque. Un caftan sombre, une coiffe faite d'un anneau en cuivre avec un long bonnet blanc, sabre à la main. J'ai cru rêver. Ces types ressemblaient aux janissaires de l'Empire ottoman du XVI<sup>e</sup> siècle. Ils nous ont encerclés, et quelqu'un, sans doute leur chef, leur a donné l'ordre de nous attaquer. Je n'ai pas vu son visage. On aurait dit une apparition, une vague tache blafarde dans la pénombre. Mais je n'oublierai jamais sa voix. C'était comme si l'on frottait une lime ou une vieille scie sur du métal. Comment Jill et moi avons-nous pu nous en tirer, je me le demande encore. Mais nous avons pu regagner l'air libre, après que Jill a fait sauter la porte qui condamnait l'accès à la cité. J'avais le sablier brisé, le médaillon, mais pas de sable. Il me restait juste à en trouver, et je connaissais

un pays où se pratique cette cérémonie de communion avec les esprits... Voilà, monsieur, vous savez tout, conclut-elle.

\*

— Une bien belle histoire, fit Castro lorsque la jeune femme s'interrompit. J'adore les belles histoires, elles sont ce qui nous rattache au passé. Et je vous en ai promis une, moi aussi. Mais d'abord, dites-moi : savez-vous ce que représente le médaillon ?

— Non, admit-elle, aucune idée je l'avoue...

— Il est relié à votre père. Je vous explique tout cela, et en échange vous me remettez le sablier.

— Pourquoi pas ? De toute manière, il est inutilisable. Je ne vois pas comment réparer l'ampoule de verre.

Fidel Castro quitta le fauteuil qu'il occupait pour écouter le récit de son invitée, et vint s'installer derrière son bureau. Le cœur battant, Caro attendit la suite.

— Votre père est un Voyageur. Je pense que votre tuteur vous aura informé. Ce médaillon, comme les plaques d'identité, est l'emblème d'une agence temporelle pour laquelle il travaille. Les voyages dans le temps pourraient expliquer le mystère qui entoure son âge... je sais qu'il est difficile d'ajouter foi à de tels propos, mais je puis vous assurer que tout est vrai. Votre père a abandonné un de ses médaillons, il vous a ainsi laissé un double message : le sablier cassé pour « ne cherche pas à me retrouver ».

— Je crois pouvoir deviner pourquoi, murmura Caro. « Je peux me déplacer comme je l'entends, et te rejoindre le moment voulu... »

Elle ne parvint pas à cacher son désarroi. Un Voyageur. Son tuteur lui en avait parlé, évoquant de façon évasive les Danéliens de Poul Anderson, mais il avait tellement l'art de mêler le faux du vrai qu'elle n'avait jamais su s'il disait l'exacte vérité. Deux larmes coulèrent le long de son visage.

— Oui. Mais de grandes menaces pèseraient sur vous s'il le

faisait. Il a voulu vous tenir à l'abri de ses ennemis jusque-là.

Fidel Castro parut soudain vieillir de dix ans. Il n'était plus qu'une image de lui-même.

— Je suis fatigué, soupira-t-il. Notre entretien est à présent terminé. Laissez le sablier sur mon bureau en partant, c'est mieux ainsi. Mes hommes vont vous raccompagner en ville.

Il la regarda s'éloigner, vulnérable, tête basse et épaules voûtées. Puis, alors qu'elle atteignait la voiture, elle se redressa, comme gagnée par une nouvelle énergie. Le silence retomba dans la pièce. À pas lents, Castro s'approcha de la boîte qu'elle avait abandonnée sur le meuble. Il sursauta en découvrant son contenu, et éclata de rire.

— Joli tour de passe-passe ! dit-il, lorsque son hilarité fut calmée.

Profitant de ce que son hôte ne la regardait pas, Caro avait glissé à la place du sablier un petit buste d'Ernesto « Che » Guevara, trouvé le matin même sur le marché au pied de la Catedral San Cristobal, comme un ultime clin d'œil.

— Elle te ressemble, tu sais, *comandante* ?

Au fond du bureau, dissimulée derrière la bibliothèque, une silhouette bougea. Elle était restée là durant l'entretien sans se manifester.

— Oui, c'est vrai Fidel, répondit le mystérieux témoin. Merci, mon vieil ami. Et désolé pour le sablier !

— Bah ! Ce qu'elle a mis à la place est aussi une porte sur le passé, sur le souvenir...

L'homme regarda son hôte, et dans ses yeux, une lueur d'intérêt s'alluma :

— Des regrets ?

— J'aurais bien aimé l'ouvrir, cette porte, ne serait-ce qu'une seule fois. Retrouver Ernesto, Camilo, tous les *compadres*...

— Ils sont en toi amigo, c'est ce qui compte le plus. À présent, je dois te laisser. *Vaya con Dios* !

Castro serra dans les siennes la main qui lui était tendue.

— *Hasta luego, comandante* ! Et encore bravo pour le petit texte ! Je ne te savais pas une âme de poète !

— C'est justement ce qui m'ennuie. J'avais prévu de l'informer d'une manière ou d'une autre, mais je n'ai jamais écrit ce truc. Ce texte n'est pas de moi.

— Mais alors... et pour le deuxième...

— Je crois que ce n'est pas fini. Malgré notre vigilance, quelqu'un semble prendre un malin plaisir à vouloir perturber le passé, et l'avenir. Je pense que nos chemins se croiseront encore.